

philosophes chefs d'école. Un Etat, comme le faisait remarquer Riche-lieu, ne porterait pas cette multitude de génies ; il n'aurait pas de quoi les faire subsister. Mais tous sont des hommes intelligents, aptes aux choses de leur profession, d'un commerce commode, et possédant cette science des mœurs qu'on acquiert à fréquenter les anciens, Grecs et Romains, science effective, et pas simplement idéale, qui nous met en état de connaître nos contemporains, et de nous gouverner nous-mêmes parmi cette diversité d'intérêts, d'humeurs, et de caractères. Nos humanités ne sont pas moins que cela, et ce n'est pas les surfaire que parler d'elles avec ce sentiment de leur grandeur traditionnelle et de leur importance sociale.

II

Quels sont donc ceux que nous appelons nos derniers humanistes, et quelle date assigner à ce dernier recrutement de nos humanistes ? Comme le déclin de nos études classiques n'a guère cessé depuis vingt ans, il est difficile d'en dire les degrés ou les nuances. C'est le déclin, voilà le fait, pour triste qu'il est, et tel que l'ont constaté d'année en année les juges les plus compétents et les plus autorisés. Il tombe sous le sens commun que les causes principales du déclin de toute institution qui a pour objet de former de bons esprit, ce sont les remuements incessants qu'on y fait en vue d'accommoder la chose à des "tendances nouvelles" (le mot est devenu sacramentel), nouvelles et prédominantes de l'esprit humain, comme si l'art de penser, où consiste toute la vertu des études classiques, admettait des modifications de fond et des changements de parties ou de procédés soi-disant plus ingénieux et d'une mise en pratique plus rapide. L'art de penser ne souffre pas qu'on le traite comme on fait pour les modes ou manières diverses de s'habiller ; il ne comporte pas le renouveau d'agrément et d'élégances capricieuses. Il est et demeure l'art de penser avec toute son économie, avec ses commencements épineux, arides, d'assimilation lente et laborieuse, comme cela se dit de certains aliments, avec tout le *labor improbus* de la grammaire, et le temps aidant, ce maître des maîtres avec lequel nos pères comptaient, et avec lequel nous ne comptons pour ainsi dire plus. Encore un peu, et nous supprimerons par décret, avec motifs à l'appui, les douze premières années de l'enfant, le faisant sauter par dessus les éléments, et le mettant d'emblée au latin d'un Cicéron, d'un Virgile et d'un Tacite. Ne se passe-t-il pas déjà quelque chose de semblable dans notre enseignement secondaire, où les élèves d'humanités sont, à ce qu'il paraît, dressés à expliquer ces grands latins à vue de pays, et sans autre préparation qu'un acte de foi en leur propre suffisance ? Mais nous ne pourrions en faire autant, nous autres latinistes émérites ; et nous nous grattons encore la tête et nous nous rongeons les ongles, comme parle le poète, pour entendre à fond, et non par manière de devinette, une satire d'Horace ou une page des Annales de Tacite.

Non, l'art de penser veut plus de suite et de sérieux. Il ne roule pas sur ces explications dépêchées, où tout est donné au petit bonheur. Apprendre à penser, c'est proprement entrer en commerce d'esprit avec les grands écrivains de la Grèce et de Rome ; c'est les pratiquer, au sens humain et social du mot. Et comment cela ? En se rendant leur langue familière jusqu'à s'en approprier le génie, les tours et les élégances